

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 16 (1986)
Heft: 10

Artikel: Trésor du Saint-Gothard : un musée entre ciel et terre
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TRESOR DU Saint-Gothard

UN
MUSÉE
ENTRE
CIEL
ET
TERRE

La vedette de ce numéro n'est exceptionnellement pas un artiste, un écrivain dans le vent ou un génial inventeur. C'est tout simplement une maison, une belle demeure située à 2100 mètres d'altitude, au sommet du col du Saint-Gothard, sur territoire tessinois. C'est ici «le domaine du Diable et du Bon Dieu» dit un prospectus. L'histoire de cette maison est intéressante, mouvementée, liée à celle de ce passage alpin qui, depuis 7 siècles, relie le nord de l'Europe au Sud, Bâle à Milan. Mais l'immeuble qui nous intéresse, la «vecchia sosta» (ancienne halte) est beaucoup plus jeune: il n'a que 153 ans. Modeste à ses débuts, purement utilitaire, il a accédé le 1^{er} août dernier à la célébrité: le Musée national du Saint-Gothard, peut-être le plus haut musée du monde, s'y est douillettement installé. Une

Le lac de l'hospice et la «vecchia sosta» construite par le canton du Tessin en 1833 d'après les plans de D. Fontana. A gauche, l'Hôtel San Gottardo.

merveille! Mais qu'on se hâte. La neige fera son apparition en octobre et le musée fermera ses portes pour une période d'environ 7 mois. Alors, chers lecteurs, notez cette destination dans votre agenda pour l'été prochain! Mais, direz-vous, pourquoi en parler en cette fin d'année? Parce que le sujet est d'actualité, et parce que cette attraction si haut perchée a dès le premier jour connu un succès dépassant toutes les prévisions: en août, le Musée du Saint-Gothard a accueilli près de 20 000 visiteurs...

Mais le musée n'est pas seul: il y a le col. L'histoire du col se confond avec celle, pathétique, de la création de la Confédération suisse. Il y a 7 siècles

une patrie est née dans cette région tourmentée, née pour des raisons affectives, certes, mais surtout économiques et militaires. La légende, pour sa part, s'est emparée de ces événements et a poli une belle histoire romantique et brutale, tissée d'amour et de courage, comme le fleuve polit les cailloux qui tapissent son fond.

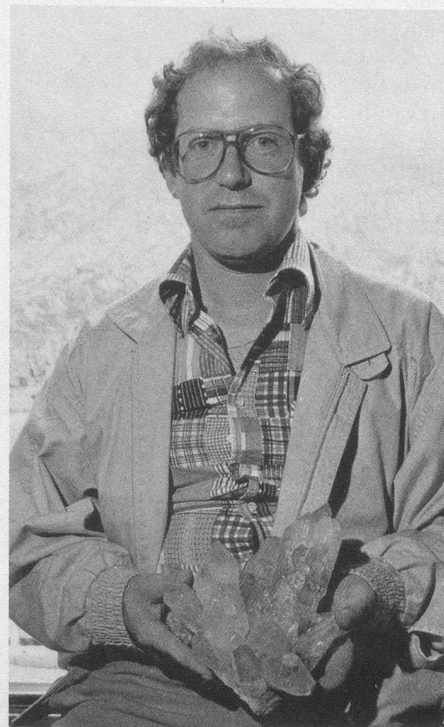
Le massif du Saint-Gothard, très ramifié, s'étend du Lukmanier au Nufenen. Son territoire intéresse au premier chef les voisins uranais, tessinois, valaisans et grisons. Le passage du Saint-Gothard relie le lac des Quatre-Cantons au lac Majeur. Il s'agit d'une voie commerciale de premier ordre, commerciale et stratégique. C'est ce que nous enseignent les manuels d'histoire. Et c'est toujours vrai, les siècles et les progrès techniques n'y ont rien changé.

En 1236 déjà...

A dire vrai, les origines de ce passage alpin tant convoité au cours de ce millénaire sont assez obscures. En 1236 déjà, une traversée fut historiquement attestée par un bénédictin, Albert de Stade, de Brême, qui rentra de Rome dans sa patrie en empruntant ce périlleux itinéraire. Mais on admet généralement que l'ouverture du chemin du Gothard peut être situé aux environs de 1218-1225. A la fin du XIII^e siècle il est déjà considéré comme un itinéraire commercial international reliant Milan à Bruges et Londres. Les Habsbourg, conscients de l'importance de cette voie Nord-Sud qui traversait leurs Etats, louchaient du côté d'Uri. Mais la Confédération qui s'affirmait veillait au grain : personne ne devrait s'aventurer à toucher à son berceau ! De sentier, le passage devint chemin muletier au XIV^e siècle, un chemin dont existent encore quelques vestiges. Dans la gorge des Schöllenen il traversait le fameux pont du Diable et le «Stiebende Brücke», pont de bois de 60 mètres, que des chaînes fixaient au rocher, et qui disparut, ruiné, après le percement du Trou d'Uri par l'entrepreneur locarnais Pietro Moratini. Eboulis, crues de la Reuss, orages, martyrisèrent le vieux chemin qui fut amélioré au XVI^e siècle, d'où une augmentation du nombre des péages. Désormais, les pèlerins se rendant à Rome passèrent par là, transportés par des chars qu'on devait démonter aux passages difficiles.

Minéralogiste distingué, Carlo Peterposten, juriste d'Airolo, est le conservateur du Musée du Saint-Gothard.

Le brigandage étant fréquent, la nuit surtout, les autorités réglementèrent la circulation qui atteignit bientôt le nombre de 16 000 personnes et 9 000 chevaux par an. Des sociétés de transport, des entrepôts et des postes de secours furent créés, et un premier service postal relia, dès le XVII^e siècle, Zurich à Milan, deux fois par semaine, acheminant colis et courrier en 4 jours. Ce service exista jusqu'en 1830, année de l'ouverture de la route moderne. Passons sur les expéditions militaires qui eurent le fameux col pour théâtre : luttes des Confédérés pour la conquête de la Léventine et du Val d'Ossola ; batailles d'Arbedo, de Giornico, de Novare, de Marignan, etc. En 1803, les baillages transalpins tombèrent aux mains des Confédérés : ce fut la création du canton du Tessin. En 1799, Suisses, Français, Autrichiens et Russes se disputèrent le passage. Le sang coula sur les deux versants. Le 24 septembre de la même année, Souvorov franchit le Gothard avec 22 000 Russes et en chassa les Français... Terminée en 1830, la nouvelle route fut sérieusement améliorée par l'ingénieur Charles-Emmanuel Müller d'Altdorf qui en fit un chef-d'œuvre de génie civil. Aujourd'hui la route du Gothard est presque comparable à une autoroute, ce qui prouve que le percement du tunnel ferroviaire en 1882 et



du tunnel routier tout récemment, n'a rien enlevé de l'attrait d'un sommet qui, lui aussi, a son histoire.

Une douane devenue musée

C'est précisément au col que nous retrouvons notre vedette, la «vecchia sosta» où, le 1^{er} août de cette année fut

C'est dans ce beau bâtiment que le Musée du Saint-Gothard s'est installé. On y trouve aussi un magasin et un restaurant.



inauguré le musée. Celui-ci est confié à un jeune directeur très dynamique, Carlo Peterposten d'Airolo, juriste et minéralogiste connu, qui trouva des merveilles lors de patientes et passionnées recherches en haute montagne. «Son» musée — l'idée en revient à M. Albert Wettstein, ancien président du Heimatwerk — est la propriété de la Fondation Pro Saint-Gothard, constituée en 1972, et qui acheta le complexe de l'hospice pour le peuple suisse.

Nous l'avons dit: la «vecchia sosta» est relativement récente, comparée à l'hospice, à la chapelle et aux bâtiments annexes dont les origines remontent aux XIV-XV^{es} siècles. Elle a été édifée en 1833 sur les plans d'un architecte de Coreglia-Lugano, Domenico Fontana, sur ordre du Gouvernement du Tessin. Il s'agissait alors d'y installer un entrepôt, un relais pour chevaux, les services de la douane Uri-Tessin, et un hôtel. Le tout fut baptisé Hôtel San Gottardo, avec chambres et dortoirs. Cet hôtel fit naturellement concurrence au vieil hospice des capucins revenus en 1837 après avoir quitté les lieux à la suite des événements dus à Souvorov. A noter que le vieil hospice fut dirigé dès 1841 par l'hospitaller Félix Lombardi, fondateur d'une dynastie hôtelière. Sa générosité, son accueil lui valurent une renommée internationale: par milliers, des voyageurs pauvres ont béni sa mémoire. Et

Voyager en diligence avait du charme... Aujourd'hui les tunnels ferroviaires et routier sont très actifs, mais ils n'ont pas vaincu la route magnifique qui grimpe à l'assaut du col.



C'est dans ce local, sous un toit historique, que la multivision attire la foule des visiteurs: spectacle passionnant.

grâce à lui la célébrité du Saint-Gothard s'étendit au monde entier. Les chroniques nous apprennent que de 1855 à 1860 l'hospice des capucins hébergea 60 742 voyageurs, soit plus de 10 000 par année. Quant à la poste-diligence, elle transporta, vers 1880,

70 000 voyageurs par année. Et n'oublions pas les milliers de vaillants piétons... Les registres de l'époque, visibles au musée, ont enregistré les noms de tous les hôtes de l'hospice et le montant de leurs dépenses. Les plus démunis ne payant rien, coûtaient en moyenne un franc par jour à l'hospice qui ne disposait d'aucune fortune. Des collectes, des subventions, des manifestations en Suisse et à l'étranger permettaient de boucher les trous. Félix Lombardi mourut en 1863. Son fils Félix lui succéda. Soucieux de répondre à une demande toujours plus forte, il construisit en 1866 l'Hôtel Monte Prosa, tout proche de l'hospice et destiné aux voyageurs plus argentés.

A cette époque, les passages avaient lieu pendant toute l'année, hiver compris, ce qui n'était pas simple, au printemps surtout où il n'est pas rare que le vent provoque des amoncellements de neige de 10 à 12 mètres d'épaisseur... En 1972, la Fondation Saint-Gothard acheta à la 4^e génération de la dynastie Lombardi tout le complexe de l'hospice pour le peuple suisse. Pour la somme de 1 million 200 000 francs, la Fondation fit donc l'acquisition de la «vecchia sosta», de l'hôtel, de l'ancien hospice aujourd'hui utilisé comme maison du personnel, et des anciennes écuries devenues auberge de la jeunesse. A noter que les Lombardi sont toujours présents au col: Yolande Lombardi, fille d'Emmanuele, y tient le kiosque et dirige l'hôtel.

Il y aurait beaucoup à dire sur la «vecchia sosta», ce magnifique bâtiment



MYRIAM
CHAMPIGNY

de 3 étages où 666 m² sont occupés par le musée proprement dit. Mais n'est-il pas préférable de laisser le plaisir de la découverte au visiteur? Disons que cette passionnante attraction, perchée entre ciel et terre, présente d'une façon très suggestive et avec un goût sans reproche une foule d'objets et de documents illustrant l'histoire du col.

Les réalités helvétiques

Rien de pédant dans ce musée où maquettes, reliefs, reproductions, costumes, reconstitutions de scènes de voyage et d'hébergement, sont présentés au public qui peut aussi admirer des véhicules des époques héroïques, des armes, des figurines, etc. Une multivision installée sous le magnifique toit est assurée par 15 projecteurs animant un écran de 8 m de longueur réparti en trois champs. Vingt minutes de spectacle bien rythmé, d'où l'humour n'est pas absent. La conception du musée est l'œuvre de l'architecte vaudois Serge Tcherdyne qui, rappelons-le, créa d'autres merveilles: le Musée de l'horlogerie à La Chaux-de-Fonds, celui du fer à Vallorbe, et ce bijou qu'est le Musée gruérien de Bulle. Ajoutons que tout est prévu à la «vecchia sosta» pour le bien-être du visiteur qui peut se reposer, se restaurer. Et que les handicapés ne renoncent pas à la visite: des ascenseurs à chaises roulantes sont à leur disposition.

Nous l'avons dit: le Musée du Saint-Gothard n'est ouvert que 4 à 5 mois par année, de juin à octobre. Il vaut vraiment la peine, en été et en automne, d'oublier les tunnels et de passer par le col en empruntant la superbe route reliant Uri au Tessin. Une visite au musée permet d'acquiescer une meilleure conscience de la réalité helvétique». Reflet d'une aventure fabuleuse, la «vecchia sosta» est le couronnement d'une œuvre gigantesque.

Pendant la mauvaise saison, le col est désert, hormis le passage éventuel de militaires. Désert... pas tout à fait, puisqu'un jeune couple courageux reste sur place quelle que soit l'épaisseur de la neige, quel que soit le froid. Que peuvent bien faire là-haut ce savant nidwaldien et sa femme, ancienne hôtesse de l'air de Swissair, pour tuer le temps? C'est simple: ces inconditionnels du Saint-Gothard étudient la météo.

Georges Gygax

Photos: Yves Debraine

De l'affaire Grégory au Grand Meaulnes

Plus j'avance en âge et plus je m'intéresse aux documents humains tels que correspondance, journaux intimes, autobiographies. Et moins je m'intéresse à la fiction. Est-ce là le début de la sénilité? J'espère que non. Quand j'étais enfant, je préférais déjà les histoires vraies aux contes de fées. J'aimais surtout celles que me narrait ma grand-mère (née à Nîmes en 1854). «Mémé, raconte encore sur quand tu étais petite...» Et elle commençait aussitôt: «Eh bien, un matin, mes frères et moi, nous allâmes...» Ces «allâmes» et ces «rencontrâmes» me fascinaient. Je trouvais qu'elle parlait comme un livre. Je crois bien que personne, depuis lors, ne m'a raconté d'histoire au passé simple...

Cet été, j'ai lu ou relu plusieurs ouvrages, tous de non-fiction, mais de style bien différent. Je voudrais les partager avec vous en un rapide survol: Christine Villemin, la mère du petit Grégory, brosse un portrait absolument idyllique d'elle-même et de sa vie de famille. Ce tableau trop parfait est plus gênant que troublant et en tout cas rien moins que convaincant, malgré le titre accrocheur *Laissez-moi vous dire...* Il vaut mieux relire le *Journal en Miettes* de Ionesco. Tant de beaux passages sur l'angoisse, la solitude et les manières d'en triompher. Et aussi cet autre journal, *Le musée de l'homme* de François Nourissier. Il n'est pas sans rappeler celui de Ionesco. Tempéraments très dissemblables mais la même lucidité et un égal talent. Plus anecdotique, plus confidentielle, passionnante par sa sincérité est la *Lettre à moi-même* de Françoise Mallet-Joris où l'auteur se livre avec audace et retenue. Même si parfois le seul nom de Yourcenar fait peur et qu'on hésite à lire les œuvres de la célèbre académicienne, on peut, on

doit, lire ses superbes entretiens avec Matthieu Galey. Publiés en livre de poche sous le titre *Les yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar répond avec franchise et sérénité à toutes les questions très personnelles qui lui sont posées.

Ces cinq ouvrages ont été publiés au cours des deux dernières décennies. Rebroussons chemin et reportons-nous quatre-vingts ans en arrière pour nous replonger dans la *Correspondance* échangée en 1905 entre Alain Fournier et Jacques Rivière. Peut-on imaginer, de nos jours, deux garçons à peine sortis de l'enfance échangeant une correspondance entièrement consacrée à leurs pensées, leurs impressions, leurs émotions artistiques et littéraires? Extraordinaire document que ce dialogue entre deux futurs écrivains assez jeunes encore pour écrire: «Je suis 4^e en français sur 38, mais j'ai été premier en version latine...»

De plus en plus, les autobiographies, les mémoires et les livres de souvenirs sont à la mode. On se raconte abondamment. En revanche, comme les coups de fil ont remplacé les lettres et que les amis ou les amants ne s'écrivent plus, il nous faut doublement chérir toutes les correspondances qui subsistent encore, que ce soit simplement les lettres que s'écrivaient nos ancêtres pendant leurs fiançailles — lettres fanées qui dorment au fond d'une malle dans notre grenier — ou les joutes épistolaires de personnalités exceptionnelles. Je pense, bien entendu, à George Sand et à Musset, à Proust, à Gide et à Valéry, à Colette, à tant d'autres encore. Mais l'époque des «missives» est révolue. Les Sévigné cuvée 86 n'écrivent plus, elles téléphonent.

M. C.

Pour tout renseignement sur le musée, en saison, tél. 094/88 15 25. Hors saison: 094/88 14 30.